

Dans ma petite enfance nous habitions la Grand-rue en face de la vieille mairie de Bischwiller, non loin de la place du Lion d'Or. C'était une solide bâtisse du XVIII^{ème} siècle, où mes aïeux tenaient boutique depuis le temps du roi Louis-Philippe. Au tournant du trottoir, juste après le magasin de chaussures de la tante Hélène sis dans une demeure au pignon décrépit qui faisait angle avec la Laub, se dressait l'accueillante maison de nos amis Bohler. Comme nos parents se fréquentaient, j'avais fait vers l'âge de deux ans la connaissance de leurs enfants, qui restèrent mes meilleurs compagnons de jeu jusqu'aux abords de l'adolescence. Voilà tant d'années que nous vivons éloignés les uns des autres, semés à tous vents par la loi d'une existence errante ! Quand je pense aux heures passées ensemble, jadis, dans la demeure hospitalière de nos voisins, je sens mon cœur battre plus fort, comme s'il fondait de chaleur et d'aise dans ma poitrine. Vite, retenons quelques instants de ces lointaines années dans le filet magique du souvenir... Il y avait Marianne la brune, de six mois mon aînée, et les cadets jumeaux Gaby et Philippe, que nous appelions avec condescendance les petits. Parce qu'ils avaient un an de moins que nous, on nous les donnait à garder. Aussi leur faisions-nous sentir la supériorité de notre savoir et la maturité de notre jugement. Les enfants Bohler et moi, nous avons formé longtemps un inséparable quatuor. Cette famille poussait ses racines à la fois dans le nord et dans le sud de l'Alsace. Elle s'était établie à Bischwiller peu après la fin de la première guerre mondiale ; les enfants y étaient nés. Le père Bohler exerçait dans ma petite ville les fonctions de notaire. Il était issu d'une famille de paysans aisés de la région de Mulhouse. Son fils Philippe y dirige jusqu'à ce jour la grande ferme léguée par ses parents. Sous une apparence un peu bourrue, le notaire de Bischwiller était le meilleur des hommes. Grand, fort, large d'épaules, le visage tanné couleur de brique, il avait de belles moustaches brunes, buvait sec, parlait haut, aimait la chasse, la danse, la bonne chère, et la compagnie de ses amis. Elisabeth, son épouse, venait de Wissembourg, en Alsace septentrionale, d'où ma mère était également originaire. Elles avaient de nombreux souvenirs en commun ; l'évocation des paysages et des visages de leur jeunesse favorisait l'éclosion de l'amitié qui régna bientôt entre les deux voisines. Bett'l était une jeune femme d'une trentaine d'années aux épais cheveux châtain, au visage potelé, au tour de taille imposant, à la peau appétissante et blanche. Ses petites mains vives et habiles excellaient dans toutes les tâches : elles confectionnaient aussi bien de succulentes tartes aux quetsches que des robes à volants pour les poupées de ses filles. Madame Bohler incarnait à mes yeux l'indulgence et la bonté mêmes. Pourtant sa bienveillance naturelle n'était nullement l'aveu de la faiblesse. La notairesse avait du caractère, et savait le montrer à l'occasion : lorsque, pour trancher une discussion, elle relevait soudain la tête d'un mouvement impérieux, le menton en avant, les narines frémissantes et les sourcils froncés sur ses petits yeux plissés, tout autre argument devenait superflu.

¹ Cette évocation constituait la « Prose liminaire » de : *Le Soleil sous la mer*. Paris : Flammarion, 1972, pp. 7-28. Elle fut republiée dans *Peut-être*, n° 8, janvier 2017.

Pour moi, la demeure des Bohler fut longtemps un second foyer. J'étais enfant unique, et je souffrais de mon esseulement. La proximité des trois enfants me fit croire que j'avais enfin trouvé des sœurs et un frère de mon âge. Dès mes premières années, j'y allai tous les jours, accompagné par ma mère ou une domestique, afin de jouer avec mes amis sur le linoléum de la salle de séjour, à l'ombre de la grande table ovale en chêne ciré dont les pieds sculptés me semblaient massifs et lourds comme des bases de colonnes.

- 260 -

Une nuit de décembre de l'année 1922 (je devais avoir un peu moins de deux ans), je disparus soudain du domicile de mes parents. C'était vers six heures du soir ; ma mère prise de panique fit quérir mon père au magasin. Il vendait encore quelques mètres de drap à un paysan des environs attardé dans notre bourgade, car il avait repris la boutique familiale au moment de son mariage. Secondée par le commis, la bonne, ma gouvernante, la famille entière se mit de la partie. On fouilla chaque coin du vieil immeuble, on explora les corridors, les réduits obscurs, les vastes armoires murales qui contenaient les « plumons » de plusieurs générations d'aïeux. On pensait que, pour jouer aux grands un tour de ma façon, je m'étais glissé dans quelque niche oubliée au fond de l'appartement. Les cris et les efforts restèrent vains : je ne fus retrouvé nulle part. Ma mère se tenait en larmes au milieu de la cuisine : son petit bonhomme s'était simplement évaporé. Enfin, Emma, la servante, eut une idée lumineuse : ne m'étais-je pas enfui du logis pour rejoindre les petits Bohler dans la maison voisine, au tournant de la Grand-rue ? On s'empressa d'y aller voir, en actionnant à grand bruit la sonnette du notaire dans la nuit noire. Mes parents me découvrirent bel et bien juché sur un escabeau entre mes compagnons de jeu, déjà installés autour de la table de la salle à manger. Une vaste serviette rouge nouée autour du cou, nous étions en train de déguster un mets dont je raffolais d'autant plus que ma mère, avec une obstination inexplicable, refusait toujours de m'en servir chez nous. Mes amis, par contre, avaient la chance d'en recevoir tous les soirs une pleine potée. C'était une bouillie blanche, onctueuse et douce, faite avec de la farine de froment cuite dans du lait sucré, et saupoudrée de cannelle. Vers deux ans, cette bouillie de farine – Mehlbäbb – me semblait une ambrosie. Je la puisais dans mon écuelle avec force claquements de langue, et l'engloutissais à l'aide d'une grosse cuillère de bois jaune.

Pourquoi avais-je fait cette fugue dans le vent et la neige, en pleine nuit d'hiver, m'échappant pour la première fois de ma vie de la maison paternelle ? C'était tout simple en vérité. L'obscurité était tombée depuis longtemps dans ma chambre silencieuse d'enfant unique. Je m'ennuyais, j'étais triste dans mon coin, oublié, délaissé du monde entier. Pendant que les femmes s'absentaient de l'étage principal pour préparer le repas du soir, dans la cuisine au rez-de-chaussée, derrière le magasin, ma décision fut soudain prise. Poussé par la solitude et l'oisiveté je me levai sans bruit, je me glissai dans ma chemise de nuit en molleton blanc le long des couloirs sombres et glacés de la vieille demeure. Puis, jetant sur l'épaule la pèlerine de velours grenat munie d'un capuchon, qui me faisait ressembler, avec mes boucles blondes, à un frère cadet du Petit Chaperon rouge, j'entrouvris la porte d'entrée, lourdement grillagée, en faisant jouer pêne et verrous déjà poussés en prévision de la nuit. D'un bond je m'élançai dans la rue mal éclairée, aux pavés inégaux luisants de gel, affrontant rafales glacées et flocons tourbillonnants. Je courus ainsi tout seul jusqu'à la maison des Bohler, pendant que ma mère faisait ses comptes journaliers avec la domestique, et que mon père s'affairait entre les coupons d'étoffe, les boîtes de boutons ou de rubans étalés sur le comptoir de chêne, à la lueur bleuâtre du gaz qui sifflait dans son manchon. Me voyant surgir tout guilleret au haut de l'escalier tournant, dans ma pèlerine rouge parsemée

de neige, nos bons voisins ne s'étonnèrent pas outre mesure. Ils pensaient que j'avais été amené jusqu'à la porte du notariat par ma gouvernante Loula, qui s'était ainsi débarrassée de moi jusqu'à l'heure du dîner pour rejoindre son amoureux, Guillaume-le-tordu, derrière l'ancienne mairie, dans le Coin-aux-Porchers. Laisant le vent hurler dehors à travers la nuit hostile et froide, je m'assis sans mot dire sur mon siège habituel rehaussé par un oreiller, entre les bons jumeaux déjà barbouillés de farine. Puis j'enfonçai ma cuillère dans la portion de bouillie fumante, qui me fut aussitôt servie sur l'ordre de Madame Elisabeth. Surpris en pleine forfaiture, je fus un peu grondé, beaucoup embrassé, puis ramené en triomphe à la maison sur les bras de ma mère, étonné plutôt qu'effrayé par les réactions imprévisibles des adultes. Tout en réprouvant ma légèreté d'esprit, en me reprochant l'inquiétude dans laquelle je les avais plongés, ils admiraient mon audace, autant que la sérénité d'âme dont j'avais fait preuve en défiant les éléments déchaînés. Quels dangers n'aurais-je pas bravés vers deux ans pour m'asseoir avec les trois petits Bohler devant une écuelle pleine de bouillie de froment à la cannelle ?

Lorsque je fus un peu plus âgé, et maître enfin de mes mouvements, je devins l'habitué des enfants du notaire. Nous nous amusions tantôt dans la salle de séjour, tantôt dans une petite pièce située à l'arrière de la maison, réservée à nos seuls jeux. En hiver, tout le monde se tenait dans la chambre d'habitation chauffée par un poêle de faïence blanche à gros boulons de cuivre, qui ronronnait dans son coin, bourré de bûches de sapin et de briquettes. La maison des Bohler était meublée de huches, de crédences, de rouets à longue chevelure de chanvre, de commodes rustiques en bois de chêne travaillé et ciré, d'armoires alsaciennes à double battant, de bahuts à vaisselle dressés dans les encoignures qui portaient des assiettes d'étain, des buires en vieil argent, des bougeoirs de cuivre de l'ancien temps. Dans le salon de musique au plafond orné de poutres apparentes, il y avait des instruments abandonnés, des mandolines, des guitares, une épinette désaccordée en bois peint du XVIIIème siècle. Au-dessus des portes, et tout le long des murs, les poteries alsaciennes aux couleurs vives alternaient avec des gravures, des copies de tableaux baroques, des paysages d'artistes locaux, tel Jacques Gachot dont j'admirai, enfant, une vue de l'église de Sessenheim avec son clocher bulbeux, derrière laquelle Goethe rencontrait Frédérique, la fille du pasteur du village. A cinq heures, la mère de mes amis, que tout le monde nommait familièrement Bett'l, nous appelait aux quatre coins de la demeure pour le goûter. C'était un rite très important. On nous servait de grandes tasses de chocolat brûlant, avec des tartines au saucisson rose fumé – Medwurscht – , une exquise marmelade de baies d'églantiers couleur de pourpre – Buttemüess – , des tranches de Kugelhopf, de Stroïsselküche, ou de Ropfküche. Toutes ces merveilles de la pâtisserie alsacienne sortaient des mains expertes de la maîtresse de maison. Puis, à la nuit tombante, nous restions assis sous la suspension à chaînes de cuivre, autour de la table ovale, à l'entendre raconter des histoires toujours renouvelées, – contes de fées, ou légendes de sorcières des châteaux forts des Vosges. Ses récits abondaient en visions d'outre-tombe, en apparitions de diables, en anecdotes insolites tirées de son enfance écoulée, loin de chez nous, dans le nord de la province. Autour de Bett'l on ne s'ennuyait jamais. Lorsque nous avions été sages pendant la semaine, ou bien à l'occasion d'une fête de famille, d'une invitation d'enfants en fin d'année, la dame du logis ajoutait à notre bonheur en projetant sur une nappe de lin blanche épinglée contre le mur de la salle de jeux les silhouettes raides et bariolées de la lanterne magique. L'instrument et les verres peints dataient du siècle dernier. Les personnages vacillaient légèrement sur l'écran quand le souffle de l'opératrice faisait bouger la flamme de la grosse bougie placée devant la lentille et les lames mobiles colorées, au fond de

la lanterne de fer noir qui lui venait de ses arrière-grands-parents. À certains moments, les figures prenaient vie, elles se mettaient à palpiter toutes seules sur le mur d'en face, les lignes distordues et les couleurs naïves qui se confondaient sur les bords étaient animées soudain par le frémissement du mystère. Tout en nous montrant les images, Bett'l narrait en alsacien l'événement fabuleux qu'elles illustraient, nous rendant attentifs aux moindres détails de l'action. Ainsi, dans l'histoire de la chèvre et des sept petits chevreaux, elle nous désignait avec le bout d'un bâton la patte blanche que le loup osseux et noir glissait sous le battant de la porte, elle soulignait l'épaisseur de la langue rouge et des lunettes de la mère-grand dans le récit du Petit Chaperon rouge. Nous nous exclamions à notre tour ; ou bien nous restions silencieux, plongés dans nos pensées pendant les pauses nombreuses qui séparaient les apparitions, retenant notre souffle dans l'obscurité, soumis au charme de l'imaginaire, envahis aussi par la peur délicieuse que ces contes de nourrice mille fois vus et entendus réveillaient chaque fois dans notre âme enfantine.

Lorsque Marianne et Gaby jouaient à la maman avec leurs poupées, leur frère Philippe et moi étions promus bon gré mal gré à la dignité de pères des petites créatures aux cheveux de chanvre. Un jour, comme les deux sœurs avaient monté sous la table un salon de coiffure, je proposai avec le plus grand sérieux de couper les cheveux aux poupées. J'affirmai, sur la foi de mon âge et de mon savoir, en y croyant un peu moi-même, que la chevelure des poupées leur repousserait sûrement, comme fait celle des personnes ordinaires. Aussitôt dit, aussitôt fait. De pères de famille transformés en coiffeurs pour dames, Philippe et moi nous tondîmes les victimes jusqu'au ras du crâne, fait de toile jaune serin imprégnée de colle forte. D'abord tout se passa fort bien. Mais on peut imaginer les larmes et les cris des filles quand elles virent, au bout de quelques jours, les poupées demeurer tristes et chauves, en dépit de mes belles paroles. Alors, pour se venger de moi. Marianne et Gaby allèrent quérir au grenier, où il demeurait caché par mesure de précaution, un livre d'images que je redoutais particulièrement. On y trouvait le portrait d'un nain sorcier, contrefait et bossu, aux yeux rouges et aux mains griffues, qui m'avait épouvanté depuis les jours de ma petite enfance. Il suffisait de s'approcher de moi avec ce livre ouvert à la page où grimaçait l'affreux nain sorcier – das Hexenzwerglein – pour que je m'enfuie en poussant des cris d'effroi. Marianne et Gaby ne se firent pas faute de me présenter le méchant nain lors des visites qui suivirent l'épisode des poupées tonsurées. Dès que surgissait le sinistre « Hexewesele » –, comme je disais vers trois ou quatre ans, ne sachant pas encore articuler correctement tous les mots alsaciens, – je, faisais demi-tour et je dégringolais à quatre pattes l'escalier en colimaçon du notariat. Ma fuite éperdue ne cessait qu'à mon retour chez nous : je reprenais mes esprits derrière une porte cochère bien verrouillée. C'est ainsi que les filles Bohler me firent expier la calvitie de leurs poupées, en m'infligeant quelques déroutes honteuses devant le nain Hexewesele. Peu à peu elles se consolèrent du malheur arrivé aux poupées qui, devenues laides et maussades, perdirent leur faveur. Nous passâmes de nouveau de longues heures d'hiver à jouer aux parents ou au docteur, accroupis entre les pieds de la table dans la salle de séjour. Puis, le soir venu, nous nous penchions sur les exploits de *Max und Moritz*, dont les chats Mintz et Mauntz se dressaient tout alarmés sur leurs pattes de derrière pendant l'incendie involontaire de la maison paternelle causé par les deux garnements. Nous nous intéressions également aux méfaits du Struwwelpeter, ce sacripant griffu à la tête blonde et frisée de Gorgone germanique. Parfois nous colorions à l'aquarelle quelques illustrations

des contes de Grimm ou de Perrault, sous la direction bénigne de tante Käthe. C'était une vieille institutrice de Cléebourg apparentée à la famille, savante philatéliste, qui venait passer l'hiver en villégiature à Bischwiller. Elle nous initiait à mille jeux instructifs de sa façon, et corrigeait patiemment nos devoirs d'orthographe.

Dès que je fus assez âgé pour bien me conduire en société, nos voisins m'invitèrent régulièrement aux célébrations de Noël. Le fait que j'étais un petit juif ne les gênait guère, faut-il penser. Pour eux Noël était avant tout une fête de l'imagination et du cœur, l'occasion de faire régner dans la maison entourée de neige et de ténèbres cette clarté de la vie enfantine, cette féerie première où ils se retrouvaient tous grands et petits, et qui jouait un si grand rôle dans l'existence de cette merveilleuse famille. Je participai à leur joie, en acteur aussi bien qu'en témoin privilégié, car je fus initié aux secrets de la Noël comme un des enfants de la maison. Je dus à mes amis les heures les plus heureuses de mes premières années, celles qui furent pénétrées par le charme de la vie magique, tout entières livrées à la rêverie du paradis. Dans ces cérémonies envoûtantes se révélèrent à moi les mystères jumeaux de la nuit et de la lumière hivernales.

Pendant la quinzaine qui précédait la veillée de Noël; madame Sophie-Elisabeth, aidée par ses domestiques, se livrait aux préparatifs minutieux et interminables de la fête. Sans les soins qu'elle apportait aux détails du grand soir, la Nativité n'eût pas été célébrée dans l'atmosphère céleste à laquelle nous aspirions. Parfois, au milieu de la matinée, l'oreille collée à la porte de la chambre interdite, nous essayions, le cœur battant, de deviner ce qui se passait dans le sanctuaire, où se faisait un sacré remue-ménage. Tout, dans cette bizarre et attirante demeure, jusqu'à la disposition capricieuse des pièces, contribuait à créer une atmosphère fantasque, complice de nos désirs et de notre exaltation. Les Bohler vivaient dans une vieille bâtisse au toit pointu, aux murs légèrement penchés et sinueux, aux planchers bosselés, reconstruite à la fin du XVIIème siècle, après les ravages de la guerre de Trente Ans. Elle était traversée de corridors tortueux et ornée, sous la toiture en pente abrupte, d'une galerie de bois vermoulu, protégée par des vitres irisées aux petits carreaux bombés, qui courait le long de l'étage donnant sur la cour intérieure. A cause du tassement des fondations, provoqué par le passage des siècles, les surfaces du logement étaient inégales. L'on montait ou l'on descendait une marche en allant d'une pièce à l'autre ; on trébuchait quelquefois sur un ais saillant, dans les recoins mal éclairés de l'appartement. Au cours des années, on avait ajouté une soupenette par ici, un réduit par là, transformé les dépendances, agrandi le grenier. Des mansardes à la cave, c'était un vrai labyrinthe où les enfants aimaient s'égarer en jouant à colin-maillard, à cache-cache, aux gendarmes et aux voleurs. Une chambrette située à l'arrière de l'immeuble était tout à fait séparée du reste de l'appartement. On n'y accédait que par un escalier raide et sombre, qui montait droit de la cour à la galerie vitrée du premier étage. C'est dans cette pièce que se dressait l'arbre de Noël, un magnifique sapin des Vosges qui allait du plancher jusqu'aux poutres du plafond, noircies de fumée. Dans le premier quart de ce siècle, les sapins de Noël d'Alsace ne portaient pas encore d'ampoules électriques. Ils flamboyaient de l'éclat de dizaines de chandelles multicolores. Entre les lumières serpentaient des fils d'argent tressés, scintillaient des flocons de neige artificielle, se balançaient les pommes ou les boules de chocolat enveloppées de papier doré, qui alternaient avec les sphères en verre coloré. L'arbre était couronné d'une étoile éblouissante comme la comète qui brilla jadis sur Bethléem aux yeux des bergers étonnés. Madame Bohler, munie d'un pot de colle et d'un pinceau, armée de ciseaux d'acier, découpait de grands oiseaux dans les rames de papier bigarrées. Elle passait le plus clair de son temps dans ce lieu défendu à nos regards, à décorer le sapin, à préparer les nombreux cadeaux qu'elle enveloppait de rubans de soie rouge

et verte. Sur chaque paquet d'étrennes elle collait une image sainte avec un poème de circonstance en lettres gothiques, tracées à l'encre de Chine. Que se passerait-il le soir de Noël ? Quels présents aurions-nous cette année ? Notre curiosité croissait d'instant en instant, nous ne parlions plus d'autre chose entre nous. Le secret bien gardé, les allées et venues des femmes, les confidences que les adultes se murmuraient à l'oreille, tout cela entretenait dans la maison une atmosphère de mystère, d'espérance et d'allégresse folles. Lorsque enfin le grand soir approchait, nous ne pouvions plus tenir en place !

J'avais près de quatre ans quand je fus admis la première fois à partager la magie d'une soirée de Noël chez nos amis Bohler. C'était, je crois, à la fin de l'année 1924. La nuit était depuis longtemps tombée ; on me fit monter enfin du jardinet enneigé jusqu'au palier de l'appartement par l'escalier de service obscur, en compagnie des trois enfants. Nous nous assîmes côte à côte sur un petit banc placé contre la paroi de la galerie de bois sculptée. Nos têtes frisées atteignaient juste le niveau des fenêtres closes, aux fentes bourrées de chiffons de laine, qui protégeaient nos oreilles de la morsure du vent d'hiver. Nous attendîmes, le cœur palpitant, serrés l'un contre l'autre pour nous tenir chaud, remplis à la fois de crainte, d'impatience et de joie. Quelques minutes passèrent ainsi en silence, qui nous semblèrent sans fin. Tout à coup on entendit un lourd bruit de bottes, trapp, trapp, trapp, les pas d'un homme montant à notre gauche dans l'escalier noir où la bise de décembre tournait. Le bruit se rapprocha. Nous glissâmes vers l'escalier des regards apeurés. Cette fois-ci, c'était sérieux. Il y avait tout lieu de s'alarmer ! Ce qui venait lentement vers nous, dans les ténèbres du dehors, c'était le pas du terrible Hans Trapp. Chaque enfant connaît, dans l'étendue de la plaine d'Alsace, le redoutable père Fouettard qui accompagne, dans les foyers chrétiens, la venue du bon saint Nicolas ! Oui, avec saint Nicolas surgissait toujours à Bischwiller le méchant Hans Trapp, ce fléau qui visitait le domicile des pécheurs grands et petits. Il ressemblait en vérité à un ours de foire, enveloppé dans sa cape de gros drap sombre qui lui descendait jusqu'aux chevilles. Son visage à la barbe épineuse et noire, aux sourcils embroussaillés, barbouillé de suie comme celui d'un ramoneur, sortait tout droit de l'enfer. Son aspect était d'autant plus inquiétant qu'il portait sur l'épaule gauche un sac rempli de verges et d'orties pour fouetter les enfants désobéissants. Hans Trapp était une sorte de titan maléfique sorti des cauchemars du Moyen-âge alsacien : ce mauvais esprit revenait sur terre emmener les enfants coupables, qu'il enfouissait tout vifs dans son manteau noir avant le début de la Nativité, non sans les avoir rossés devant tout le monde, culottes baissées, pour donner l'exemple. Cette correction publique devait incliner les âmes à la pénitence, afin qu'elles pussent ensuite jouir en pleine innocence des plaisirs de la fête.

Émergeant lentement du trou sombre de l'escalier de bois qui grinçait sous son poids, la brute se dirigea sur nous en vociférant. Quand elle surgit enfin tout entière devant nos yeux, nous restâmes pétrifiés de terreur, et plus d'un mouilla son caleçon par excès d'émotion. Il nous glaça le sang en nous parlant d'une voix de basse irritée, à la fois rauque et tonnante, comme nous n'en avions jamais entendue auparavant. Hans Trapp demanda d'abord à chacun s'il était garçon ou fille, puis il enquêta sur notre conduite au courant de l'année écoulée. Quoique peu conscients du sens de la question – qu'est-ce qu'une année, sinon l'éternité aux yeux d'un enfant de trois ou quatre ans ? – nous fûmes prêts à jurer que nous n'avions jamais commis la moindre incartade et que nous nous étions comportés comme de petits saints avec nos parents, les bonnes d'enfants, ou mademoiselle Gœbel, la gentille maîtresse de la « salle d'asile » locale. Nos assurances parurent

convaincre le terrible géant : pendant que nous poussions un soupir de soulagement, il s'en alla en maugréant, frappant le plancher fendillé du talon de ses bottes. Enfin il disparut à l'autre extrémité de la galerie, qui débouchait sur la buanderie, traînant après lui sa besace remplie de martinets, de verges et d'orties. Quelques instants plus tard, alors que nous commencions à reprendre nos esprits, l'escalier se remit à craquer. Une autre forme étrange se dessina bientôt au haut des marches usées. Quoiqu'elle nous parût aussi d'essence surnaturelle, elle nous effraya beaucoup moins. Au lieu d'une sinistre houppelande noire, ce personnage-là portait un grand manteau d'écarlate. Son visage poupin aux yeux ronds, couperosé par le froid, rayonnait de bienveillance. Il riait jusqu'aux oreilles dans sa barbe blanche qui lui descendait sur les chausses. Plongeant du haut du ciel dans la demeure des Bohler par le canal de la cheminée, saint Nicolas venait de remonter du cellier pour faire, lui aussi, le tour de la maison. Mais son sac débordait de jouets, de noix, de douceurs de toutes sortes, qu'il venait apporter aux enfants sages. Les primeurs, à cette époque, étaient encore une grande rareté en Alsace, surtout chez nous à la campagne. Il sema à pleines poignées dates, figues, oranges, raisins de Corinthe, pains d'épices ornés d'images pieuses, biscuits moulés en formes d'animaux – budderkritzle –, qui pleuvaient sur nos petits genoux serrés l'un contre l'autre. Tout le contenu de sa besace y passa. Quand elle fut vide, saint Nicolas, courant sur les traces de Hans Trapp, s'éclipsa malicieusement à l'autre bout de la galerie. Nous étions ravis de sa gentillesse, suivant de si près la colère du méchant Trapp. Mais ce n'était que le commencement de la fête. Brusquement la lampe à gaz de la cuisine s'éteignit. Nous fûmes plongés dans l'obscurité. A travers la double porte vitrée du couloir qui reliait l'office à la galerie où nous étions assis, une petite fée en tunique blanche, avec une couronne d'argent posée sur sa tête diaphane, vint à notre rencontre. Cet être gracieux au visage angélique, à la chevelure pailletée d'étoiles, portait un grand cierge qui éclairait seul la maison de ses lueurs rougeâtres et changeantes réfractées par les gros carreaux de verre coloré des portes. Il marchait d'un pas aérien, et l'on voyait trembler les ailes bleues repliées sur ses épaules. La venue du Christkindel – car c'était lui – fut accompagnée d'un tintement grêle de clochettes et d'un chant assourdi monté, on ne sait d'où, du fond de la demeure hivernale plongée dans le silence et la nuit. L'enfant Christ était entré par les vitres transparentes, fleuries de givre, dans cette maison propre et chaude, enfin prête à l'accueillir ce soir entre ses murs. Ouvrant la porte de la cuisine, il s'approcha de nous, auréolé de lumière phosphorescente. Son allure se ralentit un instant : il nous sourit sans mot dire, et déjà sa silhouette frêle s'effaçait sans bruit parmi les ombres du corridor. Au même instant, étouffées par l'épaisse couche de neige qui couvrait les toits et les murailles de brique de la petite ville, les cloches de Noël se mirent à sonner à toute volée dans la nuit, remplissant de leur rumeur la campagne muette, partout étincelant aux alentours de Bischwiller sous le clair de lune d'hiver. Retenant notre haleine, nous étions saisis d'étonnement, transportés hors du monde.

Maintenant aussi il est minuit pour nous, qui veillons ce soir au cœur de Jérusalem. La ville respire en silence autour de nous sur les sept collines d'éternité, comme Bischwiller jadis, dans la neige de fin décembre. Pendant que je trace ces mots qui voudraient faire briller un reflet heureux de la vie d'autrefois, j'entends, à travers les croisées entrouvertes de ma maison de Rehavia, tinter à mes oreilles les cloches de Bethléem, si voisines et pourtant lointaines. Elles carillonnent leur frêle chant de Noël dans la nuit de Haute-Judée débordante d'étoiles glacées, pour un enfant juif qui est né là, un soir d'hiver, sous Hérode le Grand. Les

hommes en ont gardé la mémoire, comme s'il arrivait parmi eux à cette heure même, dans notre vieux monde depuis toujours perclus de gel, frappé de surdité dans l'âme.

Au moment précis où la silhouette blanche du Christkindel s'évanouit dans les ténèbres, la porte de la chambre interdite, qui se trouvait derrière notre dos, s'ouvrit d'un coup. Nous nous retournâmes en sursaut sur notre banc, battant des paupières, les yeux écarquillés, éblouis par le spectacle qui s'offrait à nos regards. Le sapin de Noël surgissait droit devant nous. Rutilant du feu de cent lumières, il nous envoyait l'éclat de ses fruits d'or, de ses boules de verre couleur de pourpre brillamment illuminées de l'intérieur, de ses branches d'un vert sombre courues de cheveux d'anges, qui sentaient bon la cire fondante et la résine fraîche mordue par la flamme. Au pied de l'arbre incandescent s'entassait une montagne de cadeaux enveloppés de papier de soie et ornés de rubans aux nœuds immenses. Le sapin vosgien, levant ses sept bras d'archange, emplissait de ses ramures aux longues aiguilles d'émeraude la moitié de la chambrette, qui paraissait incendiée par cette splendeur d'outre-monde. Le ciel étoilé lui-même était descendu ce soir sur la terre hivernale. Il scintillait de toute sa force, dans l'embrasement de l'arbre des montagnes au visage transfiguré de séraphin ! Jamais je n'avais vu surgir devant mes yeux un être créé d'une telle beauté. Sur un signe de madame Bett'l, qui s'était jointe discrètement à nous, nous nous levâmes de nos sièges, sans trop oser nous approcher du brasier miraculeux. Alors la bonne fée du logis nous appela un à un et nous conduisit elle-même au pied du sapin de Noël. Entre-temps, nos parents, les amis, tous les domestiques de la maison, étaient venus grossir les rangs des invités. Bientôt chacun eut les bras chargés de présents. Nous nous plaçâmes devant l'arbre, à côté de la crèche pleine de santons et d'animaux en bois polychrome, doucement éclairée de chandelles, pour entonner en chœur les hymnes traditionnels de la Nativité en Alsace. Nous, les enfants, nous chantions la plupart des strophes en français ; mais nos aînés reprenaient les airs anciens en allemand, comme ils avaient accoutumé de faire dans leur jeunesse. *Stille Nacht, heilige Nacht, O Tannenbaum*, alternaient avec *Sainte nuit, Mon beau sapin*, dans cette étrange liturgie de Noël des bords du Rhin. Rien n'est jamais simple chez nous, même pas les cantiques de toujours, repris sous le sapin par les générations réunies dans sa pure lumière. À la fin de la cérémonie, tous les paquets ouverts, les cadeaux admirés et montrés à la ronde, l'arbre flamboyant longuement contemplé en silence, lorsque le sommeil déjà commençait à peser sur nos paupières plissées par la veillée, nous avions le droit de venir souffler les chandelles. Nous les éteignions d'un coup, non sans nous être amusés en secret avec leurs mèches grésillantes – au risque de mettre le feu, vers minuit, à toute la maison. Mais la tentation était irrésistible ! La palpitation de la flamme vive, offerte à nos yeux curieux, à nos doigts avides de toucher l'élément merveilleux où s'épanouissaient chaleur et lumière mêlées, nous initiait à la vie divine des créatures terrestres. Nous existions pour un instant, qui se voulait sans fin, dans l'intimité du Buisson Ardent.

Pour un peu, tentés par l'éclat excessif mais mortel de l'arbre angélique, nous aurions consumé, – avec tout ce Bischwiller engourdi, sombrant de nouveau dans la nuit d'hiver, – le monde des apparences familières, au sein duquel seulement pouvait surgir, et briller un temps, la lumière invisible du cœur. Ceux qui n'ont su garder vivante la lumière souterraine enfermée dans la coquille étroite du monde révélé, ne sont-ils pas désireux d'y mettre le feu et de l'anéantir d'un coup, comme les enfants jouant à minuit avec les chandelles mourantes du sapin de Noël, au fond de la bicoque ancienne faite de pans de bois et de torchis ? Dans un

accès de diablerie, – malice espiègle, révolte, ou désespoir –, ils espèrent faire jaillir de la destruction du monde reçu l'étincelle de la grâce, qui de nouveau se dérobe à leurs mains vides, à leurs yeux envahis de ténèbre. Ainsi les hommes changent-ils en une fournaise dévoratrice d'univers la mince lueur du salut, quand ils ne peuvent la faire scintiller plus longtemps contre les poutrelles de chêne ciré du plafond, qui seul protège du froid et de la nuit un humble foyer humain.

Les veilles de Noël passées au logis de mes amis ont conservé, dans mon esprit, ce bel éclat de paradis. Par délicatesse, plus tard, quand j'eus dépassé dix ans, je ne fus plus invité aux cérémonies domestiques qui précèdent la Nativité. En effet, l'aspect catholique de la fête s'était affirmé à mesure que les enfants Bohler grandissaient. J'aurais été obligé de me tenir à l'écart des célébrations pieuses, changé en simple spectateur, au lieu de participer pleinement, comme dans notre petite enfance, à la sorcellerie toute-puissante de cette nuit. Désormais, les soirs de Noël, nos voisins se contentèrent de faire déposer à notre porte une corbeille remplie de pommes reinettes, de noix et d'oranges, avec un beau livre relié aux tranches dorées, comme ces *Légendes d'Alsace* de Gévin-Cassal, illustrées par Robida, que j'ai sauvées du désastre de 1940, puis emportées dans mes bagages de pèlerin à travers l'ancien et le Nouveau Monde, jusqu'à Jérusalem. Au fond du panier se cachait un pâté de foie gras truffé en croûte, enfoui dans sa terrine de faïence brune et blanche, que la bonne Elisabeth avait confectionné de ses propres mains pour notre souper de réveillon. Les étrennes des Bohler étaient toujours couvertes d'une branche de sapin ornée de fils d'argent, d'une étoile d'or, et de trois chandelles rouges. Les flocons de neige qui tombaient dans le vaste panier à l'anse d'osier luisante, accroché au bras de la servante pendant sa course nocturne, glissaient entre les aiguilles diamantées et s'égouttaient doucement sur les fruits. Ainsi nous participions encore de loin à la grande fête de l'enfance. Cette corbeille d'un soir d'hiver, n'est-elle pas devenue pour moi celle de la mémoire ? Il me suffit d'entendre prononcer le mot de Noël pour que monte en moi, comme une émanation des premiers temps, l'odeur fraîche de la branche de sapin couchée sur le panier de reinettes de notre chère Bett'l, toute trempée encore par les larmes de la neige fondante.

« Vos souvenirs vous ont trahi sur un point, me dit Antoine en souriant, après avoir vaillamment supporté ce long récit. Vous confondez l'ordre des faits lointains que vous évoquez. Saint Nicolas n'apparaît jamais le Soir de Noël. Sa fête se célèbre au début de décembre : c'est à ce moment-là seulement qu'il passe auprès des petits en distribuant des figues et des noix, trois longues semaines avant la visite de Hans Trapp et du Christkindel. » Le calendrier donne sans doute raison à notre ami. Et pourtant, revivant au cours de cette nuit d'hiver en Judée ma première veillée de Noël dans l'Alsace d'autrefois, c'est ensemble que je vois reparaitre le méchant Trapp, le bon saint et l'enfant du miracle, surgis tout neufs de la nuit, dans la lanterne magique de ma rêverie. Celle-ci m'a-t-elle joué un tour de sa façon ? Mais si son travail souterrain a effectué cette fusion des temps et des actes, rappelant simultanément en moi ce qui fut séparé par les heures creuses de l'attente, c'est ainsi qu'il me faut porter au jour ce qui s'est unifié d'abord dans les couches profondes de l'oubli. Par-delà la dispersion des choses vécues, la réminiscence suscite en nous l'ordre intime et l'essence véridique des événements, tels qu'ils s'offrirent à la pensée du cœur. En dépit du calendrier des saints, le dernier mot est resté à la vérité intérieure de l'expérience, à la vie cachée de l'âme enfantine qui sait restaurer, en l'imaginant, la réalité simple du commencement, retrouver le chemin vers le lieu premier où tout coïnciderait, à travers l'émiettement banal des gestes et des jours. Ainsi alternent dans l'espace ductile de notre

conscience les illuminations et les assombrissements qui ponctuent de leur éclat, ou éteignent dans un avant-monde obscur, le cours entier de cette existence.

Depuis toujours les huit langues de feu du candélabre de Hanouca se mirent dans l'iris pourpre de l'antique bassine de cuivre, au fond de la maison natale ensevelie sous la neige, quand meurt le reflet de l'armoire de chêne sous la braise du crépuscule d'hiver.

- 268 - Longtemps après le jour, les pépites de charbon rougeoient derrière les lamelles de mica fendillées du grand poêle de faïence où l'on met à rôtir les noix ; et les pelures de reinettes jetées sur la bordure de fonte brûlante se tordent sous la morsure invisible, embaumant la chambrette de leur encens fruité qui distille l'âme pensive de l'automne.

Entre les murs bas dégradés par la pluie des siècles, les cierges des deux cimetières chrétiens ondulent lentement au vent, dans le brouillard jaune de la Toussaint, étouffés à la nuit tombante par les papillons de givre ou les bouquets de chrysanthèmes fanés.

Chaque année en janvier, pour rappeler l'instant de la mort du père, le lumignon qui flotte sur la veilleuse funèbre vacille toute la nuit au milieu du guéridon à la plaque de marbre fendue, faisant mouvoir des blocs d'air vitreux dans la pièce d'apparat noire et muette, où l'espace glacé s'épaissit.

À dix ans, couché sur la paille et les sacs de pommes de terre déchirés, je fais l'école buissonnière dans la cave humide de la maison de mon aïeul, enroulé dans ma grosse pèlerine bleue, un passe-montagne tiré sur le visage jusqu'au bas du menton, qui me rend pareil à un chevalier engoncé dans son heaume. La cave est dallée de plaques de grès moisies, sous lesquelles clapotent les eaux ténébreuses d'un étang souterrain. Je réchauffe mes doigts à la lueur de la flamme étroite qui nage sur la couche d'huile de noix, versée dans un vieux litre d'étain à l'éclat terne et gris, dont le ventre bosselé porte le poinçon d'un artisan de l'autre siècle.

Douce petite étoile enfouie dans le cellier ancestral, m'apportais-tu la prescience du rêve qui allait me hanter tant d'années, quand la grande guerre m'eut jeté sur les routes sans retour de l'exil ? Une tempête de fer et de feu avait passé sur le monde, laissant derrière elle un amoncellement de ruines habitées par la détresse. Cette nuit-là, j'étais rentré dans la patrie de mon enfance. Mais de la haute cathédrale de grès rose ne subsistaient que les décombres béants sur un abîme. À tâtons dans le noir, en soupirant et en pleurant, j'errai entre les nobles murs écroulés. En vain je cherchai des yeux la flèche unique qui s'envolait jadis dans le ciel, la triple nef, le chœur aux piliers massifs où vivait et chantait depuis des siècles l'haleine humaine de ma terre. La tour était abattue, je me mouvais lentement autour des colonnes brisées, avançant à peine entre les débris entassés des voûtes, effleurant de la main les assises du vaisseau de pierre éventré, me fauflant sous des arches lézardées, ouvertes dans le vide, comme à travers un labyrinthe effondré sur des tombeaux. Ivre de tristesse, accablé par la perte du monde, je m'égarai longtemps parmi les restes de l'existence niée. Soudain, attiré par un mince rayon de clarté qui filtrait entre des amas de moellons descellés, appelé peut-être par l'écho d'un chant vague et lointain, je découvris l'entrée secrète oubliée depuis longtemps, je m'engageai dans l'étroit passage qui s'offrait à mes pas. Descendant quelques marches de porphyre usées, je me trouvai dans une crypte géante, très basse, taillée, me semblait-il, dans l'épaisseur de la roche originelle. Toute bruissante de murmures, elle était remplie de monde ; une foule d'hommes et de femmes vêtus d'habits de teinte foncée s'y pressaient dans la pénombre, qui portaient chacun, à la place du cœur, une petite étoile luisante. Dans

le froid et la brume, au fond de la crypte aux murailles léchées de lueurs cuivrées, scintillait un buisson de lumières mouvantes qui paraissaient glisser à travers les plaintes discrètes des orants. Ces courtes flammes remplissaient la voûte proche, presque oppressante, de la nef souterraine, d'une clarté douce et profonde, pleine de consolation pour mon esprit épuisé de quêter un jour évanoui, à travers tant de nuit qui ne recouvrait que des ruines. La foule autour de moi était-elle composée de vivants ou de spectres ? Au-dessus de la gerbe vacillante des étoiles funéraires, un chandelier d'or à sept branches flamboyait devant le chœur sombre de la grotte, comme un sapin allumé par l'orage dans le réduit obscur de la forêt.

Ainsi le bélier arraché au buisson rayonne sans trêve sur le bûcher du mont Moriah ; les prunelles d'Abraham deviennent immenses et noires devant les cornes torses de la lumière. Bélier de l'origine, tu te cabrais vivant dans le refuge dernier de mon âme, buisson de foudre bondissant tout armé hors de la cathédrale détruite de l'enfance !

Sur un pan de colline déserte dans la Haute-Judée, le feu de camp vespéral agonise dans sa coque de pierre, au creux du rocher taraudé d'yeux obscurs comme le crâne du temps. Quel est le mystère de ce feu qui toujours recommence en moi, pourquoi le jaillissement éternel de la flamme jusqu'à la rupture soudaine, l'irruption de la nuit, l'effondrement royal au milieu d'une forêt de cendres ? Mais d'abord, dans un éclair, s'étreignent nos deux corps nus, toisons emmêlées et ardentes, comme ces grands sarments en feu tout enchevêtrés qui éclatent sur la plage d'Ashqelon à la nuit tombante, quand le vent d'Égypte se lève sur la mer pour attiser le lit de braises qui rougeoit dans le sable.

La même sourde et patiente lueur émane du toit de la grange incendiée par un coucher de soleil en septembre, dans la ferme de la Bleich, parmi les fleuves sombres des roseaux et des saules rhénans, au fond de la Prairie-Haute où les moutons s'essaient comme une traînée de pierres blanche, sous les maigres bouleaux recourbés vers leurs racines. Ils murmurent à mon oreille, dorant leurs feuilles convulsées d'angoisse à l'approche de la fin, face au château de tuiles exalté par l'éclat sous-marin du soir : « Apprends, comme nous, à t'incliner pour vieillir et disparaître. »

Que me veulent-ils donc, tous ceux-là, qui me disent : Monsieur, en voyant ma chevelure grisonner comme l'écorce des bouleaux en décembre, quand je sens battre, sous ma toison de nuages et d'écume, un cœur de quinze ans qui s'appelle Claude ? Du plus loin qu'il m'en souvienne, mes embrasements fragiles n'en forment qu'un seul, ils se rencontrent dans ce cœur de feu sombre, dont les lueurs changeantes ont fait jaillir ensemble, puis s'enfuir dans la nuit d'hiver en Judée, la fantastique silhouette de Hans Trapp, la panse bénigne de saint Nicolas et la couronne scintillante de l'enfant de Noël, telles qu'elles m'apparurent jadis, dans la galerie de bois, au haut de l'escalier du jardin, tout au fond de la maison de nos voisins, à peine frôlée par les ailes bleues d'un papillon de gaz.

De nouveau je conjure Bischwiller tassé sous la neige. Les nuées de corbeaux affamés s'engouffrent entre les cheminées mortes, dans la brume violette du soir. Murmures étranges au fond des ruelles raidies par le froid. Les maisons, les arrière-cours, les impasses, les créatures vivantes et les choses se recroquevillent sur elles-mêmes, font le gros dos sous le givre et la fumée gluante. La désolation s'y intimise. Elle se transfigure en bonté au fond des bicoques mornes, autour des petits poêles de fonte lézardée, rougis par la braise des briquettes.

À Cambridge, près de Harvard Square, il y avait un très vieux cimetière puritain dont les stèles entouraient, comme les vagues d'un océan pétrifié, la nef de bois grise d'une église calviniste échouée sur cette banquise polaire. C'était un cimetière au gazon ras, pauvre, rongé, plaqué de neige noircie, changée en croûtes sales, qui soutenait les pierres tombales arrondies, petites et propres, aux noms à demi effacés par le lichen, gravés en lettres penchées, maigres et sèches, dans le granit rugueux de l'avant-dernier siècle. Ici la désolation était nue, la présence humaine aplatie, l'existence défunte ouverte au vent d'hiver, sans abri ni recours. Les trolleys fondaient en grondant sur la chaussée, à côté des tombes inutilement ébranlées à leur passage incessant, dans la clarté aveugle de décembre, protégées de l'irruption mécanique des survivants par une infime barrière de bois soigneusement repeinte en blanc. L'intimité restait impossible, même en ce non-lieu dernier, dans le recueillement abstrait de la mort.

À travers les heures de sable et de cendres, que de lumières, d'ombres, de présences colorées qui paraissent et disparaissent ! Comment retenir tout cela, et comment le transmettre ? Rien ne vaut la parole qui s'érige, s'élance, se reprend sans fatigue, étalon chevauchant sans fin dans l'innocence pourpre de l'amour, lame brassant la mer en profondeur jusqu'à l'éclatement de l'étreinte, puissance du désir qui rebondit en jaillissant vers le glorieux épuisement ! La métaphore de l'Eros, c'est le livre qui déferle sans limites, le grand chant soutenu à travers une nuit entière de vigile par le regard dilaté sur la page recommençante, brûlé de fatigue et d'assouvissement.

Cyclamens, anémones rouges, ceps gonflant sous les pins, amandiers en fleur comme torches du paradis flambant au vent de janvier dans les collines de Judée, tout est déjà rejeté dans le grand silence blanc d'avant et d'après ma présence. Et pourtant, certaines choses peuvent être saisies au vol, portées vers toi sur les ailes de papillon du langage. Dans cette veillée de Noël chez les Bohler, une seule chose importait vraiment, qui compte pour moi après un demi-siècle d'errance : le flamboiement de l'arbre, le même feu qui m'embrase encore maintenant, parfois, la nuit. À l'illumination du dehors ne cesse de répondre, libre et différée, – initiale elle aussi, à la manière lente, infiniment patiente des amants, – la lumière engendrante qui tombe sur les figures du rêve, du plaisir charnel et de la mémoire.

Ce ne sont pas mes souvenirs que je cherche, ni les choses en soi que je dis, mais l'émergence depuis longtemps poursuivie d'un commencement lumineux en moi, qui se propage comme il veut à travers la sphère trouble du visible. Un Buisson Ardent, voilà le trésor que je dois exhumer, – Par quelle poussée obscure de mon esprit ? –, du tas de décombres de la mémoire. Pour moi il existe un sapin de Noël qui flambe dans tous les décembres, s'arrache aux lieux innombrables où je suis présent à l'espace. Figure surgissante de l'être ignoré en moi, devenu conscience lumineuse face au monde qui resplendit alors sous mon regard. L'attente, la vision jubilante, la perte et le deuil de cette incandescence trop vite éteinte, voilà le contenu de ma quête à travers les vagues pétrifiantes du temps. Au long des années, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai rien fait d'autre que guetter, saluer, pleurer la colonne mouvante de la lumière. Ô douce chaleur de l'illumination première, fête et science d'un jour unique qui embrasse à la fois l'arbre étoilé du dehors et la racine de phosphore mystérieusement ramifiée au plus noir de moi-même ! Je suis et je connais un feu parallèle à mon temps de vie patiemment écoulé dans la fluctuante pénombre. L'épreuve en moi de l'existence ne s'est pas profilée sur un plan de ténèbres absolues. Projetée vers un écran irradiant, mon expérience intérieure s'est

dessinée presque tout entière contre un fond de soleil sous la mer. L'épaisseur océanique de ma durée a été balayée de fulgurations fugitives et incertaines, parcourue par des bras de lumière lointaine, éclairée par les subites montées d'une lave viscérale. Sous la masse obscure et vaguante des eaux, l'origine rayonnait encore comme la bouche d'un volcan qui n'a jamais oublié la pourpre intense de l'éruption. En dépit des éclipses, des retombées de flamme, des longs égarements dans un marécage de cendres, la confiance a été maintenue, et sauvegardée la joie qui m'enracine encore dans l'être opaque du monde.

Ce qui se trouve à l'ouverture de la vie est plus fort que les écarts dont ensuite elle se comble, les distances qu'elle semble s'imposer pour mourir. De là vient en nous l'élan de la fidélité, c'est vers là qu'elle pointe – afin qu'on ne renie pas le commencement lumineux. Mais qui le sait, qui s'en soucie ? Le chemin oublieux du mépris de soi et des autres paraît tellement plus fréquenté... Nous autres, nous voyageons en toute petite compagnie. Suffisante, faut-il croire, pour ne pas demeurer en souffrance, seul et de trop, cloué sur place. Toujours une splendeur germe et ressuscite, éclairant par en dessous la totalité vivante de mon âme à chaque heure véridique de son règne. Hier, aujourd'hui, demain sans doute encore, une luminescence venue de la base de mon être traverse, au moindre éveil de ma conscience qui se saisit en voyant l'aurore grandir sur les monts de Judée, la somme achevée et déjà à refaire de mon existence.

Cette clarté fondatrice, qui illumine à partir du tréfonds les figures et les incidents de mon voyage humain, je me sens porté par un instinct qui ne trompe point à la réfléchir aussitôt dans mes actes et mes paroles fragiles. L'œil, le sexe et la voix l'accomplissent en même temps dans la pensée, dans l'œuvre d'amour, dans le poème circonscrit. Par eux se transmet un savoir opératoire tiré de ma fibre la plus secrète. Le sens très simple de cette conversion peut se lire, si vraiment tu en as le souci, au cœur net de ma formule. Une science pratique de la manifestation sort du laboratoire primitif de ma conscience. À travers les ruptures surmontées, retournant esprit et corps par la parole qui donne forme et qui libère, un nouveau commencement s'accomplit, sciemment cette fois-ci, – le commencement authentique de ta personne, – retour librement consenti vers la substance transfigurée. Pour toi aussi, mon œil découvreur du feu est devenu source de la vérité guérissante : âme lavée de toute culpabilité, ressoudée par le fond, soustraite enfin au mépris de toi-même, tu t'es récupérée, en même temps que le monde, au niveau vierge de l'origine, réalisant pour la première fois en toi l'inceste heureux qui rend possible ton mariage avec les créatures figurées de l'espace, suivant le tourbillon mesuré des oiseaux du matin.

Jérusalem, 1970.

- 271 -



Claude Vigée au Village Voice (Paris) avec son traducteur anglais, Anthony Rudolf (2008).
Lecture des *Chants de l'absence* (Menard/Temporel).
Photographie de Guy Braun.